VIE PRIVÉE
DES CINQ MEMBRES
DU DIRECTOIRE;
OU
LES PUISSANS
TELS QU'ILS SONT.

Le tems n'est plus où, dans un fol enthousiasme, le peuple séduit par les apparences, idolâtroit ceux qui tenoient le pouvoir entre leurs mains. Les Français éclairés par l'expérience, devenus plus sages par le malheur, n'estiment plus que par des motifs d'estime, n'aiment plus sur parole, et ne haïssent plus par prévention. C'est-là sans doute ce qui explique l'avidité avec laquelle ils recherchent tout ce qu'ils peuvent recueillir de renseignemens sur les hommes qu'ils ont revêtus de l'autorité suprême, et saisissent tous les moyens qui se présentent de scruter le cœur de leurs premiers magistrats, de démêler leur caractère dans leurs habitudes, leurs sistêmes dans leurs liaisons, et de calculer ce qu'on doit attendre de chacun d'eux par ce qu'on connoît de leur vie privée.

Nous nous présentons pour fournir à nos concitoyens des notes qui leur seront utiles dans cette recherche, et nous sommes assez instruits pour garantir l'authenticité de ce que nous allons dire.

REWBEL.

Jean Rewbell est né à Colmar, en 1746. Il y reçut l'éducation qu'on donnoit alors à ceux qui se destinoient au barreau. Il étoit avant la révolution avocat au conseil souverain d'Alsace. Il développa de bonne heure un esprit d'indépendance, et en plu-

sieurs occasions que lui fournit son état, il se montra très-peu favorable aux prétentions de la noblesse et à l'orgueuil du clergé. Il vint en 1774, à Paris, plaider en cassation contre le duc Wirtemberg, qui venoit d'accroître le poids des corvées pour quelques-uns de ses sujets alsaciens. Le duc perdit et l'avocat de Colmar l'emporta.

Rewbell fut nommé par la province d'Alsace député du tiers-état à l'assemblée constituante. Il n'y joua pas un rôle brillant ; mais il s'y fit remarquer par l'excelence de son jugement et par l'honnêteté de sa conduite. Nommé, après la dissolution de la constituante, procureur-général-syndic du département du Haut-Rhin, il mit tous ses soins à contenir les brouillons de tout genre qui s'agitaient déjà, à donner aux magistrats de la fermeté, et à consolider la sécurité des bons citoyens.

Devenu membre de la Convention, après la catastrophe du 10 août, il fut nommé membre du comité de Diplomatie, et peu de tems après commissaire à l'armée du Rhin. C'est pendant cette mission qu'il fut renfermé sept mois, dans Mayence assiégé, avec son jeune collégue Merlin de Thionville et le malheureux Custine. Pendant que Merlin faisoit des sorties le sabre à la main, Rewbell administroit dans l'intérieur de la ville ; mais enfin Mayence succomba, et Rewbell rentra dans le sein de la convention, livrée dès lors à la rage des montagnards. L'armée vendéenne étoit dans toute sa force, on lui opposa celle de Mayence ; Rewbell en fut élu commissaire ; mais bientôt il vit cette armée se fondre et s'engloutir dans cette contrée funeste. Il avoit vu la Vendée déchirée et sanglante ; il vit Paris en proie à la tyrannie. Bientôt il fut signalé par les despotes du tems, qui firent épier ses démarches. Le neuf Thermidor le trouva préparé. Il fut nommé au comité de salut public. Plusieurs mesures sévères furent proposées par lui contre les brigands encore audacieux, et contre les *furies de guillotine*. Il signa le premier l'arrêté qui ordonnoit la clôture de l'antre des Jacobins. Il coopéra depuis au traité d'alliance avec la Hollande, et au traité de paix conclu avec S. M. le roi de Prusse.

Rewbell est loin d'avoir ces formes brillantes qu'on pourrait appeller la coquetterie de la puissance. Son ton est brusque et rude ; c'est un demi-allemand ; mais il rachète ces défauts par franchise de son caractère, et par des qualités du cœur. Si ses vues ne sont pas toujours justes, ses intentions sont pures. Personne n'a plus que lui l'amour du travail. Rewbell, peu agréable comme homme public, est un bon bourgeois dans sa famille. Nous invitons ceux qui auront affaire à lui à ne pas s'effrayer de ses rebuffades ; ses avis ressemblent aux reproches

et il fait une observation comme un autre feroit un refus. Il ne s'en corrigera pas.

LETOURNEUR.

Etienne-François Louis Honoré Letourneur, né à Granville, département de la Manche, le 15 mars 1751, est des quatre collègues de Rewbell celui qui a le plus de traits de ressemblance avec lui. Soupçonneux et défiant, son accueil est froid et réservé. On remarque dans Letourneur une extrême simplicité de mœurs et de goûts. Il partage ses momens de loisir entre sa famille et quelques amis. Il s'irrite facilement quand on heurte ses opinions; mais en général ses opinions sont sages et modérées. Il fait profession de porter une haîne égale au royaliste fougueux, et au fougueux démagogue. Il établit souvent l'équilibre dans les délibérations du Directoire. Il faut dire à la gloire de Letourneur que jamais le sang n'a coulé par ses ordres, et s'il n'a pas les grandes qualités de l'homme d'état supérieur, il est au faîte du pouvoir, un citoyen sage, honnête et utile.

Le pere de Letournenr étoit chef d'un bureau des classes à Granville; il refusa des lettres de noblesse quilui furent offertes pour prix de ses services; son fils reçut de lui le bienfait d'une éducation soignée; il s'étoit adonné particnliérement aux mathématiques. Il entra en 1768 dans le corps du génie. Il s'y conduisit en homme d'honneur, et il étoit parvenu au grade de capitaine, quand la révolution arriva. Il étoit à cette époque en sémestre à Saint-Germain-en-Laye; il commanda une partie de la garde nationale et s'y fit remarquer par un civisme sage et éclairé. Revenu à Cherbourg, lieu de sa résidence ordinaire, il fut membre et bientôt président de la société populaire. Letourneur ne persécuta personne dans cette fonction qui le rendoit puissant, et il ne fit pas du patriotisme, comme tant d'autres un excès haïssable; sa conduite fut douce et surée. Les électeurs du département de la Manche le nommèrent à l'assemblée législative. Il eut le bon esprit de n'être d'aucune faction, et les honnêtes gens le louèrent dans le tems de son opinion en faveur de Lafayette. Il fut chargé par l'assemblée, lors de l'invasion des Prussiens, de la direction du camp sous Paris. C'est à cette époque qu'il eut l'honneur de s'attirer la haine du petit monstre Marat, qui voulut le faire assassiner pour avoir licencié des ouvriers du camp, très-indisciplinés, mais très-sans-culottes, et soutenus par la commune du 2 septembre.

Cependant malgré les intrigues de Marat et de sa clique infernale, Letourneur fut réélu par son département à la con-

vention. Il fut chargé d'inspecter les côtes de la Méditerranée ; Toulon devint le centre de ses opérations, et dans ces contrées brûlantes où tous les mouvemens politiques sont convulsifs, où tous les sentimens sont des passions, il fit son devoir froidement, ne flatta aucun parti, et eut l'avantage si rare de sauver sa réputation du commun naufrage. La guerre venoit d'être déclarée à l'Espagne ; il se rendit à l'armée des Pyrénées-Orientales qui manquoit de tout ; il trouva moyen de pourvoir à ses besoins les plus pressans, et forma le camp de l'Union qui couvrit pendant 3 mois les départemens Méridionaux. Letourneur rentra dans le sein de la convention, que le complot du 31 mai venoit de livrer à Robespierre et à la montagne. Il vécut pendant 15 mois sans liaison avec les grands patriotes, obscur, et peut-être heureux de n'avoir eu ce genre de courage qui a précipité tant de victimes à l'échaffaud ; le joug de fer brisé, Letourneur reparut. Il fut nommé successivement président de l'assemblée, membre du comité militaire, du comité de salut public, surveillant de l'armée de l'intérieur, et l'un des commissaires qui devoient aller, mais qui n'allèrent pas aux Indes.

Il ne se montra dans ces différentes places le coryphée d'aucune faction. Ce n'est pas avec cette espèce de neutralité qu'on se fait adorer, et c'est en cela qu'elle est utile. C'est l'état le plus desirable peut-etre chez un peuple volage qui aujourd'hui vous met au Panthéon, et demain vous traine à la voierie.

REVELLIÈRE-LEPEAUX.

Louis-Marie Revellière-Lépaux, est né le 25 août 1753, à Montaigu, département de la Vendée. Il fit à Angers d'excellentes études, y completta ses cours de droit, et vint à Paris pour suivre le parlement. Cette carrière lui promettoit du succès ; doué d'un jugement sain et d'une grande clarté de style, Révellière a encore pour lui la magie des formes. Mais dégoûté de cet état par les nombrenx obstacles qu'il rencontra sur sa route, il retourna dans sa province où il se livra tout entier à l'étude de la philosophie. Il cultiva sur-tout la botanique, cette science charmante qui simplifie les idées, qui nous associe aux plus aimables secrets de la nature, et qui sème les plaisirs sous nos pas. Il fut le créateur et le professeur du jardin de botanique d'Angers. Il passoit alors les deux tiers de l'année dans une petite maison de campagne à Faye sur le Layon, où il partageoit son tems entre l'étude, son épouse et ses amis.

Nommé par la province d'Anjou, député aux Etats-Généraux, Reveillière s'acquit tous les droits à la haine de celles

qui blâmèrent les premiers élans de la révolution. Il fut un de ceux qui demandèrent le plus énergiquement la réunion des ordres, et leur formation en assemblée constituante. Il ne fatigua point la tribune; on ne le vit point à la tête des mouvemens; mais il établit paisiblement parmi ses collègues, sa réputation d'homme très-éclairé, probe, moral, et d'honnête et vrai patriote. Rentré dans ses foyers, il fut nommé administrateur du département de Maine et Loire, et montra dans cette place le zèle et la prudence qu'elle exigeoit dans un pays où la guerre civile se préparoit. Député à la convention, il fut républicain, mais l'ennemi courageux de cette faction abominable qui, depuis, a couvert la France de crimes, de sang et de ruines.

Ses écrits judicieux, et pleins d'énergie, lui valurent d'être désignés comme un traître par les tigres de la montagne. Echappé par le plus grand des hasards aux horreurs et aux proscriptions du 31 mai, il donna sa démission, qui fut acceptée. Le danger n'étoit point passé; il fut en proie aux plus noires inquiétudes, et trembla, pendant dix-huit mois pour sa tête. La convention, redevenue libre, jugea sa démission nulle, et le rappela dans son sein. Il y revint plein de zèle, et se signala dans les rangs de ceux qui provoquèrent à grands cris la juste vangeance des lois contre ces brigands, dont les fureurs avoient si long-tems ensanglanté la France. L'horison s'épura de plus en plus; il fut permis de demander une constitution différente du brouillon anarchique de 1793. Reveillière fut membre de la commission des onze, et coopéra puissamment à ses travaux. Ceux qui ont applaudi à ce triomphe de la raison, n'auront pas moins de reconnoissance pour la noble audace avec laquelle l'honnête Reveillière sçut arrêter les attentats d'une faction coupable, qui voulut s'emparer de la funeste victoire de vendémiaire, et prolonger l'anarchie. Nommé directeur malgré lui, cet excellent homme est devenu l'espoir de tous les gens honnêtes, et leur espoir n'a pas été trompé. Les factieux n'ont pas de plus courageux adversaire. C'est lui qui a rédigé les proclamations du directoire, dans les occasions difficiles.

Au faite de la puissance, Reveillière a conservé ses goûts purs et simples. Le Jardin-des-Plantes est, de tous ses bons amis, celui qui reçoit le plus fréquemment sa visite. Membre de l'institut, il s'y rend avec assiduité. Magistrat intègre, il est encore le modèle des époux et des pères. Il n'y a peut-être que dans la prison de Gracchus Babeuf qu'on ne dise pas que Reveillière est un honnête homme.

CARNOT.

Le pêcheur converti inspire plus d'intérêt que l'homme qui n'a jamais erré, et l'opinion publique venge toujours ceux contre qui elle s'est trop injustement déchaînée. Carnot est dans cette double situation ; l'estime générale le dédommage maintenant des reproches quelquefois mérités qui lui ont été faits. Voici le tableau rapide de ce qu'il a été, et de ce qu'il est.

Le bourg de Nolay, département de la Côte d'Or, vit naître, le 13 mai 1753, Lazare-Nicolas-Marguerite Carnot. Son père, qui vit encore, étoit avocat, et jouissoit de l'estime publique. Les premiers momens de la jeunesse de Carnot se partagèrent entre l'étude des belles lettres et celle des sciences exactes. Il entra dans la carrière du génie, et s'y délassoit en faisant des vers. On connoît de lui quelques poésies agréables ; et des essais de mathématiques estimés. Son éloge du maréchal de Vauban obtint le prix de l'académie de Dijon. Il étoit de plusieurs sociétés littéraires. Nommé à l'assemblée législative, il fut réélu par le département du Nord à la convention. D'abord membre du comité militaire, puis bientôt de l'affreux comité de salut public, il en remplit les fonctions, sans se livrer à aucun des partis qui déjà déchiroient la France. Il organisoit nos armées, il préparoit leurs triomphes, tandis que les bourreaux de notre malheureux pays dressoient leurs listes de proscription, et faisoient couler le sang par torrens, on ne peut pas dire qu'il ait été étranger à toutes les opérations de l'homicide comité ; mais il est constant que tous les membres si gnoient solidairement, que Carnot étoit exclusivement chargé de la partie militaire, et que la section de police, qui ordonnoit les crimes, étoit dirigée par Couthon, par St.-Just, et par l'infâme Robespierre, qu'il eut le courage de traiter de lâche tyran.

Rien n'a fait plus de tort à Carnot que cette générosité mal entendue et condamnable, qui le porta dans le tems à se faire le défenseur des trois dignes collègues de Robespierre, que la convention accusoit. Mais cette faute est amplement réparée par les services qu'il a rendus à l'état. L'étonnante campagne de l'an 2, et les choses inouies, dont elle est pleine, sont le résultat de ses conceptions militaires. Il étoit en personne aux combats de Maubeuge et de Wattignies. Dans les missions au Rhin, aux Pyrénées et au Nord, il donna le spectacle nouveau d'un commissaire conventionnel, ayant des formes aimables, et ne prêchant pas le meurtre. Enveloppé, après le 9 thermidor, dans la disgrace des anciens membres du comité de salut public, il fut lâchement poursuivi dans l'Orateur du Peuple par Fréron, successeur, et digne héritier de Marat. Il faut lui faire honneur de sa résignation de son silence. Avouons-le, sa nomination au directoire ne fut

agréable qu'à la faction immorale et désorganisatrice, qui a trouvé depuis en lui un si redoutable adversaire, et qui l'accable maintenant de ses calomnies. Sa conduite franche, honnête, énergique, ne s'est pas un instant démentie. Les fougueux jacobins le regardent, avec raison, comme leur plus grand ennemi; jamais ils ne lui pardonneront d'avoir tracé de sa main la route à suivre pour saisir Babœuf, ses plans et ses complices.

Carnot est d'un caractere très-tolérant. Invariable dans ses sentimens, il admet dans sa société des gens qui sont d'une opinion contraire à la sienne. Il est attaché sincèrement à la constitution, et il possède au plus haut degré l'habitude, l'amour et la facilité du travail. Il est excellent époux, et il n'est personne qui ne se loue de son empressement à obliger. Capitaine du génie sous l'ancien régime, son ambition ne l'a encore élevé qu'au grade de chef de bataillon. Son intégrité fait frémir les coupe-jarets, dont l'attente a été si cruellement déçue; aussi espérons-nous que Poultier le calomniera long-tems encore.

BARRAS.

C'est celui des cinq directeurs dont on parle le plus; nous l'avons gardé pour la fin. On est pressé de lire. Au fait.

Paul-François-Jean-Nicolas de Barras est né le 31 juin 1755, à Foxemphoux, département du Var. La famille dont il sort, est l'une des plus illustres de la Provence. Le chevalier de Barras, c'est le directeur, (le comte son frère est émigré), se jeta dans la carrière des armes. Il servit en qualité de volontaire dans les dragons de Languedoc; il fut fait officier, et passa dans l'Isle-de-France. Il entra, en 1775, dans le regiment de Pondichery; il y obtint le grade de lieutenant, en 1780, et celui de capitaine, en 1784. Il s'y fit remarquer par quelques folies et par beaucoup d'écarts de jeunesse. Il étoit dans Pondichery pendant le siège qu'en firent les Anglais. Le général Belcombe lui confia plusieurs expéditions. Une colonne qu'il commandoit dans une sortie, fut surprise et battue; le chevalier de Barras se défendit très-vaillament, et sut, avec beaucoup de sang-froid, rallier les siens, et protéger la retraite. Mais Pondichery ouvrit ses portes, et Barras revint en France. Le vaisseau parlementaire LE SARTINE qu'il montoit, fut attaqué sous le cap Saint-Vincent, et n'échappa qu'avec peine à la destruction. Arrivé en France, le chevalier de Barras s'embarqua de nouveau sur l'escadre de M. de Suffren, et se trouva au combat de Saint-Jago, où il donna des marques de valeur. Il servit au cap de Bonne-Espérance sous le général Conway. Quelques remontrances hardies qu'il se permit, le firent accuser d'indiscipline et de désobéissance. Ces débats et une lutte qu'il soutint contre le ministre de la guerre

de Castries, déterminèrent la cour, malgré sa naissance, à lancer contre lui des ordres rigoureux. Mais la révolution survint; elle lui fournit une occasion de satisfaire son ressentiment, et le 14 juillet, il s'unit à la masse des insurgés. Il fut tour-à-tour, administrateur du département du Var, commissaire civil près l'armée d'Italie, membre de la haute-cour de justice, l'un des plus décidés partisans de la déchéance du roi après sa fuite, acteur de la sanglante tragédie du 10 août, et enfin membre de la convention. Il étoit en mission dans le département des Basses-Alpes, quand la montagne fit le 31 mai. Il regarda cette journée comme salutaire, et, trompé sans doute, il eut le malheur de se trouver en conformité d'opinions avec ceux qui la firent et qui en profiterent. Quelque tems après, les misérables Toulonnais déshonorèrent la cause de l'insurrection départementale en livrant leur ville aux Anglais. La tête de Barras fut mise à prix et ses propriétés ravagées. On le reconnut à Pignau; mais, secondé de deux dragons, il se fit jour le sabre à la main, il prit une barque a Saint-Tropez, s'approcha de Nice à la faveur des ténèbres, et fit arrêter, à la tête de son armée, le général Brunet, accusé de complicité avec Trogoff. Il dirigea contre Toulon une partie de l'armée d'Italie, monta lui-même à l'assaut du fort Pharon, et entra dans la ville avec Bonaparte. Les horreurs succédèrent dans le Midi à ses exploits. Barras n'y fut pas étranger; mais combien d'autres se laissèrent entraîner a cet impétueux torrent! Et d'ailleurs, Fréron étoit son collègue.

On n'a pas encore oublié l'énergie avec laquelle Barras combattit les factieux au 9 thermidor et en prairial. Le tribut de reconnoissance qu'on se plaisoit a lui payer, s'est changé, au mois de vendémiaire, en mépris et en aversion. Les lauriers que cueuillit Barras en cette occasion sont, hélas! couverts de sang. Il faut lui rendre du moins cette justice, qu'après la victoire, il montra de la modération, et demanda lui-même le désarmement de ces tigres dont on s'étoit servi, comme on se sert de boulets rouges en cas de besoin.

Barras est resté tel qu'il étoit, brave, étourdi, peu laborieux et d'un commerce facile dans la société. Son état habituel est le calme; mais si des circonstances extraordinaires l'en font sortir, il est en état de bouleverser un empire. Barras ne veut pas le mal par lui-même; mais il est, on ne peut pas plus mal, environné Il faut attribuer ses imprudences autant aux conseils de ses complaisans qu'a l'acharnement avec lequel certains journalistes le déchirent périodiquement; acharnement mal-adroit, qui produit toujours l'effet contraire de ce qu'on en attendoit.

De l'imprimerie du bureau Central des Abonnemens
rue Poupée, n°. 8.